

Quilapán

Quilapán, nonchalamment étendu sur l'herbe devant son *rancho*¹, relique de son héritage, contemple, le regard rêveur, la montagne lointaine, le ciel bleu, le fleuve qui, comme un serpent argenté, se cache de temps en temps derrière les branchages obscurs des ravins avant de réapparaître plus loin sous le sombre portique, enveloppé par le voile blanc de la brume matinale, telle une fiancée sortant du temple.

Accoudé sur le sol, son large visage cuivré entre les mains, il pense, il rêve. Dans son âme nébuleuse de sauvage flottent de vagues souvenirs de traditions, de légendes lointaines qui évoquent dans son esprit la vision floue de la race, propriétaire unique de la terre, dont l'extension libre et dilatée n'était pas encore interrompue par les fossés, les routes et les clôtures.

Une ombre de tristesse éteint l'éclat de ses pupilles et assombrit l'expression mélancolique de son visage. Il ne reste plus de l'immense patrimoine de ses ancêtres que la portion mesquine / congrue de cette colline : un hectare de terrain enclavé entre l'hacienda immense, comme un îlot au milieu de l'océan.

Puis, à la vue de la barrière détruite, des herbes et des broussailles qui recouvrent son bien, lui reviennent en mémoire les incidents et les escarmouches de la guerre qui l'oppose au patron, l'opulent propriétaire de l'hacienda, en vue de conserver le dernier reste de patrimoine transmis par ses ancêtres.

Que d'assaut avait-il subi et résisté ! Que de moyens de séduction, d'intrigues et de coup-bas pour lui arracher une promesse de vente !

Mais toutes ces tentatives fracassèrent contre son opposition tenace à se défaire de ce morceau de terre qui l'a vu naître, où le soleil toastait la peau tannée à l'heure de la sieste et d'où la vue découvrait de si beaux et de si vastes horizons.

Vendre, aliéner... ! Ça, jamais ! Car, si l'argent s'en va sans laisser de trace, la terre, elle, est éternelle et ne nous abandonne jamais. Comme une mère aimante, elle nous soutient durant la vie et, la mort venue, ouvre ses entrailles pour nous recevoir.

Or, le harcèlement dont il était victime, ne faisait rien d'autre qu'augmenter son attachement pour le petit terrain dont la propriété lui était plus chère que ses femmes, que ses enfants, que sa propre vie même.

La hutte délaissée s'élevait dans son dos. À l'intérieur, deux femmes enroulées dans de vieux *chamales*² attisent les flammes vacillantes du foyer. Les vagissements du loupot dominent les crépitements sourds des fagots secs et, dehors, dans un coin du *rancho*, un enfant de dix ans, vêtu selon l'usage indigène, s'amuse à tirer sur la queue et les oreilles d'un mâtin décharné qui, étendu sur son flanc, somnole au soleil, les pattes étirées.

La matinée avance. Tandis que les femmes travaillent avec diligence aux tâches domestiques et que le garçon tourne autour du décharné Pillán, le père reste allongé sur l'herbe, absorbé dans une contemplation muette. Ses yeux se fixent de temps à autres sur la lointaine maison de l'hacienda, dont le toit rouge se montre là-bas, en bas, entre les branchages des saules et les cimes des peupliers.

1 « Cabane rustique, cahute dressée en plaine ou en montagne dans un lieu solitaire », source <http://www.cnrtl.fr>

2 Pluriel de *Chamal* : Couverture traditionnelle utilisée pour se couvrir par les femmes du peuple précolombien Mapuche. Les Mapuches vivent au Chili et en Argentine, ils sont originaires de la Pampa et la Patagonie.

Légèrement sur la droite, on aperçoit de nombreux cavaliers regroupés dans le patio fermé par de grosses pierres de taille. Les étriers argentés et les ciselures compliquées des mors et éperons brillent comme des charbons ardents dans l'intense clarté du jour.

Le patron, monté sur un cheval à la robe pie noire, se trouve au centre du groupe. Sans savoir pourquoi, Quilapán ressent une certaine inquiétude à la vue de ces cavaliers, inquiétude qui ne fait que s'accroître quand ils se mettent en mouvement, avant de s'éloigner de la route pour marcher directement sur lui. Sa méfiance augmente encore d'un cran lorsqu'il distingue de sa vue d'aigle, logées dans l'arçon des montures, les haches de cavaliers dont les fils droits lancent des éclairs sous la lumière du soleil.

L'expression de son visage a brusquement changé. Ses pommettes ont viré au rouge et ses solides mâchoires se sont entrechoquées de fureur. Le regard enflammé, il a ramassé son corps élastique et s'est relevé d'un seul bond.

Pendant ce temps, la cavalcade, composée d'une vingtaine de cavaliers, s'approchait rapidement de la propriété de Quilapán. Don Cosme, le patron, chevauchait en tête du groupe.

José, le majordome, se trouvait à ses côtés. Tous deux parlaient à voix basse, confidentiellement.

Le maître supportait plutôt bien ses cinquante ans révolus.

Très corpulent, l'abdomen proéminent, il possédait une force herculéenne, était un cavalier consommé et maniait le lasso aussi adroitement que le plus habile de ses *vaqueros*³.

Fils de paysan, il hérita de ses parents une petite propriété au milieu d'une réserve indigène. À l'image de l'ensemble des propriétaires blancs, il croyait sincèrement que l'appropriation des terres de ces barbares qui, dans leur indolence, ne savaient même pas la cultiver ou la défendre, était une œuvre méritante en faveur de la civilisation. Tenace et infatigable, extrêmement habile dans les manœuvres lui permettant d'arriver à ses fins, son héritage proliféra pour devenir l'une des propriétés les plus importantes du district. Quilapán, inquiet et méfiant, vit de jour en jour les barbelés du seigneur se rapprocher de la hutte, en se demandant où ils s'arrêteraient. Jusqu'au jour où un incident malheureux attira sur don Cosme la colère d'un haut fonctionnaire de justice qui l'empêcha de terminer son entreprise.

La prudence l'avait alors obligé à parlementer avec son voisin. Il épuisa tous les recours de son ingéniosité si utile pour acquérir d'une manière ou d'une autre la misérable propriété. Mais le propriétaire têtu, enfermé dans un refus obstiné, n'écouta aucune de ses propositions. Ce contretemps remplit d'amertume l'âme du grand propriétaire terrien. Il voyait ce morceau de terre enclavé au milieu des siennes comme une verrue, quelque chose de l'ordre de l'affront en vers la magnifique propriété. Tous les matins, au saut du lit, la première chose qui lui blessait le regard à travers les vitres était le toit odieux du *rancho* qui se détachait, noir et provoquant comme une tapisserie dorée, au-delà des champs fertiles. Il serrait alors les poings et blanchissait de rage, en proférant contre l'indien de terribles menaces.

Mais, un jour, don Cosme reçut une nouvelle qui l'emplit d'une joie immense. Ce fonctionnaire de justice qui n'appréciait pas sa personne venait d'être muté ailleurs et l'on avait nommé à sa place un ancien camarade avec lequel il avait déjà fait, en d'autres temps, des affaires quelque peu difficiles.

Après s'être frotté les mains de plaisir, don Cosme s'approcha de la fenêtre et, montrant le poing au *rancho* si détesté, il s'exclama :

3 « Bouvier, conducteur de troupeaux de bœufs ou de taureaux de combat en Espagne et en Amérique du Sud ». Source: <http://www.cnrtl.fr>

- Tu vas voir, chien sauvage, comme je vais te régler ton compte maintenant !

*

* *

Ce qu'ignorait Quilapán ce matin-là, en voyant s'approcher la chevauchée hostile, c'était que son ennemi était revenu à l'hacienda l'après-midi d'avant avec, dans son sac, une copie de l'écriture de vente qui le rendait propriétaire du lot de terrain tant convoité. La signature au pied du document se composait de deux traits en forme de croix, laquelle avait été apposée en toute naïveté par l'indien Colipé, en échange d'une bouteille d'eau de vie.

*

* *

La barrière une fois détruite à coups de sabots, le grand propriétaire terrien et ses gens s'étaient approchés du *rancho*, l'indigène et sa famille formaient déjà une troupe devant l'ouverture de la porte. Debout sur le seuil, son visage fier blanc de rage, Quilapán les regarda avancer sans desserrer les lèvres.

Les cavaliers s'arrêtèrent en demi-cercle, laissant don Cosme au milieu. Celui-ci dit à son majordome en faisant avancer de quelques pas le beau pie noire :

- Lisez, José.

Le vieux serviteur, calmant son brillant cheval d'un « ola » sonore, sortit de sous le tapis de selle un papier soigneusement plié puis, le dépliant, il lut d'une voix nasillarde et maladroite une écriture d'achat-vente.

Alors que le paysan lisait, don Cosme savourait en lui-même sa vengeance avec délice. Il ruminait entre ses dents sans éloigner son regard du visage haineux qu'il avait en face de lui.

- Enfin tu me payes toutes tes offenses, canaille !

Quilapán écouta la lecture du document sans rien comprendre. Une seule idée pénétra son cerveau obtus : un danger le menaçait et il lui fallait le conjurer.

C'est pourquoi, lorsque don Cosme cria aux siens en leur signalant le *rancho* :

-Les gars, démontez-moi cette poubelle et foutez-la par terre – deux éclairs jaillirent des yeux de l'indien. Il fit un pas en arrière et se délesta de l'encombrant poncho d'un mouvement rapide. Une seconde plus tard, il se planta devant la porte, une lance à la main. Le corps bronzé, dénudé jusqu'à la ceinture, les muscles des bras nerveux tendus comme des cordes, la tête découverte et la face convulsionnée de colère formaient un tel ensemble de solidité et de résolution que les gars restèrent immobiles un instant, le regardant avec méfiance, apeurés par la fierté de sa posture.

Mais cette indécision ne dura pas longtemps. Ceux qui portaient les haches mirent pied à terre et, s'approchant du *rancho*, entreprirent immédiatement leur tâche de démolition.

Le plan des assaillants était d'ouvrir une brèche dans les murs de la hutte pour attaquer l'entêté par-derrière et, après s'être emparé de lui et de sa famille, mettre à terre la maison sans attendre. La fragile construction trembla toute entière dès les premiers coups de haches. La terre des

parois se détachaient par gros morceaux qui rebondissaient sur le sol en soulevant des nuages de poussière. Face à ce désastre, les femmes, qui étaient restées immobiles inactives jusqu'alors, s'armèrent des tisons du foyer et se préparèrent à résister en lançant des cris de guerre, couvrant le dos de leur seigneur et maître⁴. Même le petit Pancho, attrapant le bâton de chêne qui lui servait de cheval de bataille durant ses après-midi de jeu, excitait Pillán de ses cris, le lâche Pillán qui se contentait d'aboyer sans bouger, recroquevillé dans son coin la queue entre les jambes. Cette précaution était due à Pluton, l'énorme chien de chasse de don Cosme, qu'il apercevait au loin, entre les membres des chevaux.

Pendant ce temps, Quilapán, armé d'un long *colihue*⁵ coiffé d'une pointe en fer rouillée qui lui servait de lance, semblait s'être enraciné dans le sol. La fierté de son attitude et les flammes qui jaillissaient de ses yeux lui donnaient l'aspect coléreux de ce Caupolicán, son ancêtre légendaire.

Mais, lorsque don Cosme répéta à ses métayers perdant courage pour les troisième et quatrième fois :

- *Vamos, hombres*, approchez-vous ! N'ayez pas peur de cet épouvantail ! – l'indien, détendant à l'improviste ses jarrets de fer, bondit en avant et se précipita sur son ennemi, la tête baissée et la lance droite.

L'agression fut si vive que ni le maître ni les serviteurs n'eurent le temps de l'éviter ; cependant, le brillant animal monté par le grand propriétaire terrien, voyant venir l'avalanche, se cabra brusquement sur son arrière-main. Ce mouvement sauva don Cosme. Le coup qui lui était destiné blessa l'animal à l'encolure, dans laquelle le fer plongea sur toute la longueur, et le manche se rompit.

La brute recula de quelques pas, plia l'arrière-main et se laissa tomber sur le flanc. Les paysans se précipitèrent pour aider leur patron et le libérèrent du poids qui lui opprimait la jambe droite. Abruti par la méchante chute, il resta quelques minutes près du cheval moribond, couché contre la monture, sans se rendre vraiment compte de ce qui se passait tout autour de lui.

Après une lutte terrible et alors que l'animal se cognait la tête contre l'herbe ensanglantée dans des râles d'agonie, Quilapán, essoufflé par le nombre, a été mis à terre et solidement attaché par les mains.

Les femmes qui s'étaient lancées dans la bataille en distribuant morsures et griffures aux agresseurs, abandonnèrent le champ en entendant quelqu'un crier :

- À bas les *chamales* ! Déshabillez-les ! Déshabillez-les !

Cette menace que la femme craint plus que le décès, les tenait éloignées à une certaine distance, mais elles n'arrêtaient pas pour autant de vociférer, telles des possédées, toutes sortes de conjurations et de malédictions.

La première impression passée, ceux qui maniaient les haches avaient vigoureusement repris leur tâche. Une fois la charpente qui le soutenait coupée, le *rancho* s'était effondré et le feu de l'âtre, s'étendant jusqu'au toit de paille, convertit en quelques instants l'inflammable construction en bûcher.

À l'effondrement de la hutte suivit une scène qui amusa grandement les paysans. Pillán, qui était resté caché dans son coin, entendant le coup de tonnerre provoqué par l'hécatombe, sortit comme un boulet de sa cachette et s'élança à travers champ suivi de près par Pluton qui s'approchait rapidement de son arrière-train. Mais le fugitif dut revenir sur ses pas, acculé par les cavaliers. Il parvint à échapper à son poursuivant durant quelques instants, avant de se réfugier d'un

4 En réalité, cette conception patriarcale du mariage ne figure pas dans la culture mapuche ?

5 Plante de la famille des graminées endémiques du Chili.

saut sur un gros tronc d'arbre. Pluton, se voyant ainsi moqué, commença à bondir tout autour. Voyant cela, le petit, plein de courage et le bâton levé, courut défendre son compagnon de jeux. Le dogue, surpris par ce brusque assaut, se retourna contre l'enfant, le fit tomber par terre et lui cassa le bras d'un coup de mâchoire. Quelques cavaliers se portèrent à son secours mais, avant que cette aide n'arrive, Pillán, le squelettique Pillán, abandonnant le refuge où il se trouvait, apeuré et tremblant, quelques instants auparavant, se laissa tomber sur Pluton pour lui agripper l'oreille.

Le combat des canidés absorba totalement l'attention des cultivateurs, tandis que la mère emportait son enfant en essayant de calmer par des baisers, ses cris de douleur désespérés. Le dogue corpulent remuait furieusement son énorme tête pour attraper son adversaire, mais il lui était impossible d'y parvenir, malgré ses efforts enragés. Pilla, qui comprenait l'avantage de sa situation, serrait les mâchoires comme des tenailles. Soudain, comme un tissu qui se déchire, une partie de l'oreille se détacha, laissant un lambeau sanguinolent dans les crocs du mâtin. Le combat se termina en une seconde : Pluton, vif comme l'éclair, saisit son ennemi par la gorge et le secoua dans les airs comme une guenille. La scène perdit alors tout intérêt et les paysans se disséminèrent pour mettre fin au labeur qui les avait amenés ici. Tandis que les uns attisaient le feu pour que les flammes consomment les derniers restes du *rancho*, les autres faisaient tomber les clôtures pour effacer tout vestiges de la ligne de démarcation.

Don Cosme restait assis sur l'herbe, empêché qu'il était de bouger par son membre meurtri. S'étant dépouillé de la guêtre lustrée, il se frictionnait doucement la partie douloureuse des deux mains, en lançant des bruits sourds de temps en temps.

Le corps blanc et noir du cheval, le cou étiré et les pattes rigides, gisait devant lui. Quilapán se détachait sur sa droite tandis que l'on apercevait plus loin, près du tronc d'arbre, un groupe immobile : à côté de Pillán se trouvait la silhouette du dogue qui, assis sur ses pattes arrières, observait attentivement sa victime, prêt à l'étouffer au moindre essai de résurrection.

Après avoir terminé la démolition de la clôture, les métayers s'approchèrent du cheval et commencèrent à lui quitter ses harnais. Le maître contemplait l'opération les larmes aux yeux. Un fleuve de sang s'était échappé de la profonde blessure et le bel animal, couché immobile sur un flanc, provoquait chez les cultivateurs des exclamations peinées, accompagnées d'une série de phrases formant un panégyrique (des qualités) du défunt :

- Quel bon cheval le pie noir !
- Et si docile !
- Quelle bonne bouche !
- Et dire que sans lui on aurait p'tet pris le deuil pour le patron !

Sur cette dernière phrase, don Cosme se remit debout et ordonna à son majordome :

- José ! Apporte-moi ton cheval !

Les yeux étaient pleins de larmes quand le patron prit place sur sa nouvelle monture. Après s'être affirmé sur les étriers, il détacha le lasso tressé qui pendait de l'arçon de la monture et, laissant tombé une partie de la corde au pied d'un jeune *vaquero*, il lui dit, montrant d'un geste Quilapán :

- Antonio, passe-lui le lasso !

Le garçon prit l'extrémité de la corde et s'approcha du prisonnier. Mais, alors qu'il s'inclinait pour accomplir l'ordre, il fut pris d'un doute :

- Par le cou, patron ?

- Non, par les pieds.

Mais, à peine avait-il prononcé ses mots qu'il reprit la corde.

Une nouvelle idée lui avait traversé l'esprit.

Il prépara rapidement un nœud étroit et ordonna énergiquement quand il fut prêt :

- Détachez-le !

Cet ordre fut pris avec étonnement mais deux des paysans l'exécutèrent rapidement. Quilapán, libéré de ses attaches, se releva comme un ressort. Les bras croisés, il posa tout autour de lui son regard provoquant, fier, chargé de haine, de mépris, de rancœur.

Il chercha l'endroit où s'était dressé le *rancho*. À la vue de la colonne de fumée qui montait du tas de cendre, dernier vestige de la demeure, sa fureur sauvage éclata de nouveau et il se jeta comme un éclair sur l'une des haches qui se trouvaient près de lui ; mais don Cosme, qui n'espérait que cet instant, lui lança de travers le nœud qui lui prit les deux jambes à hauteur des chevilles.

Stoppé par le violent coup sec qui le fit tomber à plat ventre sur l'herbe, Quilapán sentit qu'on le traînait subitement sur le sol raboteux, de plus en plus vite.

Le terrain, légèrement ondulé et couvert de broussailles dans lesquelles le corps de l'indien ouvrait un large sillon, s'étendait librement jusqu'à la route.

Don Cosme galopait devant, guidant la corde tendue de la main droite tandis que, plus en retrait, l'escorte des paysans fermait la marche sur deux files. Le soleil, très haut sur l'horizon, jetait sur les champs le blanc rayonnement de sa torche éblouissante. Dans le dos des cavaliers, une clameur lointaine se répétait, indiquant la présence des femmes qui, leurs enfants sur les épaules, courraient derrière le cortège.

Quilapán, étalé sur le ventre, avait ressenti dès le début cette étrange sensation de la terre qui le fuyait. Sa terre bien aimée lui glissait sous le corps dans une course vertigineuse, l'éraflant au passage, et lui arrachait de ses griffes cruelles sa chair de réprouvé. Devenu fou, il avait alors planté ses ongles pour essayer de retenir la fugitive. Ses mains crispées arrachaient l'herbe par poignées et ses doigts laissaient de profondes rides dans la terre humide. Mais tout était vain ; alors que les champs fuyaient toujours plus vite, son visage et son buste se transformaient petit à petit en une plaie sanglante, fouetté par les brins d'herbes flexibles. Ses yeux cessèrent soudain de voir, ses mains de se saisir des obstacles et il s'abandonna, comme un tronc insensible, à cette force qui l'arrachait si brutalement de son foyer et à laquelle il ne lui était pas donné de résister.

Des cris confus interrompaient parfois le silence :

- Laisse, Pluton, lâche-le !

Le dogue, excité par la course, se jetait parfois sur cette masse sanguinolente, y clouant ses crocs en de rapides morsures.

Don Cosme retint brusquement sa monture et se retourna. Ils se trouvaient maintenant sur le chemin poussiéreux inondé de soleil. L'un des cavaliers mit pied à terre et détacha la corde, le regard fixé un instant sur le corps de Quilapán.

Devant l'attitude du métayer, le patron, enroulant tranquillement son lasso, demanda plein d'ironie :

- Qu'est qui se passe Pedro, il est mort ?

L'interpellé se redressa et répondit d'un ton moqueur :

- Mort, monsieur ? Allons donc, ces démons ont sept vies, comme les chats.

La voix du majordome résonna :

- Regarde si l'a pas d' blessures.
- L'a rien, à peine que'ques écorchures. Mais maint'nant i fait l'mort, comme le jeune taureau sauvage qui s'obstine quand i sent l'lasso. Vous allez voir comment y s' relèvera quand on va l'laisser tout seul et qui s'élancera comme un cerf.

Puis, pour prouver ses dires, il ajouta prenant un ton résolu :

- Vous voulez, votre honneur que j'le r'lève à coup de cravache ?

Don Cosme, qui avait terminé d'enrouler le lasso, voulut donner une leçon de clémence à ses serviteurs. Vu la magnitude du crime, la punition lui semblait insignifiante, mais il se proposa de leur démontrer que, le cas échéant et malgré sa sévère rectitude, il pouvait être noble, généreux et magnanime.

Il regarda un instant le corps inanimé de l'indien et dit sur un ton conciliant :

- Laisse-le pour l'instant. Sonné comme il est, il ne sentirait pas les coups.

Puis, tirant sur les rênes, il partit au galop sur le ruban rouge et dilaté de la route.

Quilapán vagua alentours, comme un fantôme, durant quelques jours. Don Cosme avait donné l'ordre à ses métayers de le chasser à coups de fouet s'il avait l'audace de pénétrer dans l'hacienda, mais l'occasion ne s'était pas présentée, car l'indigène restait toujours en dehors des limites interdites.

On le voyait à toutes heures étendu sur l'herbe ou blotti sous un arbre, le visage tourné vers la colline, cette terre qui était la sienne et sur laquelle il ne pouvait poser le pied.

Un matin, l'aube s'éclaircissant, don Cosme venait à peine d'abandonner son lit qu'on lui annonça la présence de son majordome. Il le fit immédiatement entrer dans son bureau. Une expression mal dissimulée de plaisir régnait sur la figure du vieux serviteur. Il s'approcha du grand propriétaire terrien et lui murmura quelques mots à voix basse.

Don Cosme se redressa brusquement dès la première phrase et demanda les yeux pétillants :

- Tu es sûr ?
- Oui monsieur, totalement sûr, n'ayez aucun doute.

Quelque temps plus tard, le maître et le valet galopèrent à brides abattues à travers les herbages, échangeant entre eux des phrases rapides.

- Alors il est mort ?
- Et bien mort, monsieur. Quand je l'ai vu, j'ai cru qu'il dormait... Je lui ai mis quelques coups de fouet et, comme il ne bougeait pas, j'ai mis pied à terre.

Il avança au pas jusqu'à l'endroit où s'était élevé le *rancho*.

Sur les décombres brûlés, au-dessus des cendres, se trouvait le cadavre de Quilapán, à plat ventre. Les bras ouverts, il semblait se saisir de ce sol dans une prise de possession désespérée.

Sur un signal du grand propriétaire terrien, le majordome mit pied à terre et, prenant le mort par la main pour le mettre / et l'allongea sur le dos, tandis qu'il affirmait résolument :

- Vous pouvez être sûr, monsieur, qu'il s'est laissé mourir de faim. Ces chiens d'infidèles sont si prétentieux !

Don Cosme détourna les yeux du cadavre avec dégoût et passa un regard distrait sur le panorama lumineux des champs qui se réveillaient en grattant l'enveloppe brumeuse de l'aurore avec des bâillements somnolents. Entre les déchirures et les lambeaux de la brume, surgissaient les vallées, les prairies, le profil courbé des collines et les lignes noires et sinueuses des ravins.

Dressé sur sa monture, il examina longuement l'horizon alentour, sans apercevoir une seule fois le cône abominable des *rucas*⁶ indigènes s'élever dans la solitude des champs. Sa poitrine puissante aspira avec force l'air embaumé qui montait des plaines humides. Il avait extirpé de la terre la race maudite et son visage s'illumina de plaisir.

La voix éraillée du majordome résonna tout à coup dans le silence.

- Qu'est-ce qu'on fait de ça, monsieur ?

Don Cosme répondit alors d'un ton calme et imprégné d'une sereine douceur que le vieux serviteur ne lui avait jamais connu :

- Creuse un trou et jette cette charogne à l'intérieur... Elle servira pour fertiliser la terre.

6 Tente traditionnelle des Mapuches